

HOMMAGE AUX HABITANTS
DE VIALAS

Ici, au cœur des Cévennes, nombre de familles juives ont été accueillies au cours des années 1940. Formant une part importante de la population, elles ont trouvé refuge dans un pays qui puise le goût de la liberté dans sa mémoire huguenote.

La cérémonie de Vialas s'est déroulée le 28 mai 2011, à onze heures. Patrick Cabanel, l'équipe du Club Cévenol et le maire de Vialas, Monsieur Bernard Vignes, l'ont organisée. Elle s'est tenue dans le parc public, sur la rue haute du village. Plus de 140 personnes étaient présentes, habitants, familles protectrices et nombreux réfugiés, enfants et petits enfants, venus des Etats-Unis, du Liban, de Suisse tout exprès. Une cérémonie chaleureuse, remplie d'émotion dans laquelle les intervenants ont souligné l'importance de la chaîne de solidarité qui a existé dans le village de Vialas. Ce fut un lieu où les familles se sont senties protégées au point de ne pas cacher leur identité. Les enfants se sont rendus à l'école sous leur vrai nom. Les intervenants ont indiqué à quel point les enfants ont été heureux et ont gardé de leur séjour un très bon souvenir malgré l'insécurité et les dangers qu'ils encouraient. Ainsi, les habitants de Vialas par leurs faits et gestes au quotidien, leur solidarité avec les réfugiés ont-ils sauvé la vie de 70 juifs ce qui représentait, plus de 9 % de la population d'alors.

Se sont exprimés à cette occasion Bernard Vignes, maire de Vialas, Patrick Cabanel, président du Club Cévenol, et les représentants de familles de réfugiés : France Pruitt- Juliard, Jean-Paul Léon et Anny Bloch-Raymond qui vous offrent cette plaquette.

Bernard Vignes, Maire de Vialas

Mesdames et Messieurs,
en vous souhaitant la bienvenue,
heureux de la présence parmi nous
aujourd'hui de représentants des
familles réfugiées dans notre commune,
je tiens tout d'abord à remercier le Club
Cévenol de cette initiative.



La plaque commémorative avant la cérémonie



Bernard Vignes au milieu d'une nombreuse assistance

Merci de nous donner, avec la
pose de cette plaque commémorative,
comme lors de l'inauguration en 2005
du banc offert par la famille Juliard,
merci de nous donner l'occasion de
manifester notre reconnaissance à
ceux qui durant les sombres années de
l'occupation ont accueilli, sans
distinction, des juifs français ou
étrangers, des Allemands ou
Autrichiens anti-nazis, des Alsaciens
réfractaires ou Malgré-nous.

Merci de cette nouvelle
occasion donnée de nous souvenir de
ce qu'ont été et ce qu'ont fait ces
habitants de Vialas et de tant d'autres
lieux en Cévennes dont nous devons
pour l'essentiel l'histoire aux travaux et

aux publications du Club Cévenol.

Merci de nous permettre
ainsi, à l'heure où la France et l'Europe
connaissent un regain substantiel des
formations xénophobes et racistes, de
nous rappeler :

- que c'est en pleine conscience des
risques qu'ils couraient et faisaient
courir à leurs proches que ces
Cévenols ont offert leur hospitalité à

ces hommes et ces
femmes persécutés,
poursuivés, sous la
menace constante
d'une déportation et
d'une mort program-
mée ;

- que c'est sans en
attendre aucun
bénéfice même moral
qu'ils les ont nourris,
hébergés, protégés ;

- que de leur implication ils ne nous
ont, même après la libération jamais
beaucoup parlé, ne s'en sont jamais
prévalus, seulement heureux
d'apprendre plus tard par les messages
qui leur étaient adressés, que leur
protégés avaient retrouvé le cours
d'une vie ordinaire.

L'inscription gravée sur cette
plaque dédiée à ceux qui ont su ouvrir
leur maison, leur vie, leur cœur aux
victimes de l'oppression, fortifiera le
souvenir de ce qu'ils ont été et de ce
qu'ils ont fait, non pour s'en glorifier,
mais pour que l'esprit et les valeurs qui
les ont animés, comme le dit ce refrain
du chant de *La Cévenole*, *animent leurs
enfants et qu'ils sachent les suivre.*

Patrick Cabanel, Président du Club Cévenol

Monsieur le Maire, Mesdames et Messieurs, en 1982, à l'initiative de Philippe Joutard, Jacques Poujol et Daniel Travier, le Club Cévenol a lancé une vaste enquête sur l'accueil des juifs dans les Cévennes au cours des années 1940. Le colloque organisé à Valleraugue à l'été 1984 a permis d'en tirer les premiers résultats et surtout de faire se rencontrer « sauveteurs » et « sauvés », dont la plupart vivaient encore, quarante ans à peine après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. En 1987, Ph. Joutard, J. Poujol et moi-même avons publié un ouvrage collectif, *Cévennes, terre de refuge (1940-1944)*, parvenu à sa 4^e édition en 2006. Cette belle aventure humaine et éditoriale ne peut être considérée comme terminée : bien des témoignages oraux et écrits ont afflué depuis l'enquête de 1982, et nous continuons à découvrir que l'ampleur du refuge des juifs a été plus grande que nous ne le pensions. Il a même été publié aux États-Unis trois ouvrages malheureusement à peu près inconnus de ce côté-ci de l'Atlantique, et qui portent sur les Cévennes : *A Remnant* (1988), de Jacob Barosin, qui fut sauvé par Simone Serrière à côté de Florac ; *Faith, Courage and Survival in a Time of Trouble*, de France J. Pruitt (2005), ici présente !, et *In this Hospitable Land, 1940-1944* (2008), de Lynmar Brock, le beau-frère de France. Ces deux derniers textes, largement consacrés à Vialas et à

sa région (mais il y est aussi question de Bédoués et d'une Buick familiale !), seront traduits et publiés en français, espérons-le, et viendront renforcer notre connaissance de l'histoire des Cévennes au XX^e siècle.

Le Club Cévenol a souhaité aller au-delà des enquêtes et des publications, en passant du livre à la stèle. Il a pris l'initiative de proposer à quatre communautés cévenoles l'apposition en un lieu de leur territoire, choisi par elles, d'une plaque commémorative, destinée à attirer l'attention des habitants et des passants, jeunes et moins jeunes, sur l'existence d'un refuge juif dans les années 1940. Ces communautés sont Saint-Germain-de-Calberte, Vébron et Vialas, en Lozère, et l'ensemble formé par les communes de Lasalle, L'Estréchure, Saumane et Soudorgues, dans le Gard (une plaque « intercommunale » sera apposée au Col du Mercou). Ces quatre plaques portent une même inscription : *Ici, au cœur des Cévennes, nombre de familles juives ont été accueillies au cours des années 1940. Formant une part importante de la population, elles ont trouvé refuge dans un pays qui puise le goût de la liberté dans sa mémoire huguenote.*

Les chiffres disponibles attestent de l'ampleur du refuge juif à l'échelle locale. Vébron aurait accueilli 59 juifs, soit 11 % de sa population au recensement de 1936 (532 habitants) ; Vialas, environ 75, soit 9 % de sa population de 1936 (809 habitants) ; Saint-Germain de Calberte, 42 juifs et au total 58 réfugiés, soit près de 8 % de sa population. Si l'on regarde

maintenant la répartition des Justes, on découvre que l'ensemble formé par les quatre communes gardoises citées plus haut en contient pas moins d'une vingtaine. Au total, 43 des 70 Justes (plus de 61 %) récompensés dans le Gard et la Lozère appartiennent au monde cévenol, y compris des pasteurs étrangers à la région, comme le Suisse Edgar Wasserfallen à Lasalle - et même, pour la seule Lozère, 18 sur 23 (78 %).

De telles plaques commémoratives ont déjà été apposées ici et là en France, à l'exemple de celle, probablement inaugurale, du Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, en 1979. Ce sont à l'époque d'anciens réfugiés juifs qui ont tenu à honorer la mémoire du Chambon et des autres communes de son plateau. Quelque dix ans plus tard (1988), Yad Vashem discernait un titre collectif de « Juste » à cet ensemble de communes, un geste exceptionnel puisque la loi israélienne interdit de distinguer des personnes morales, et que seule une autre exception a été consentie, au bénéfice d'une commune de Hollande, Nieuwlande. Plus récemment, une plaque a été apposée à l'entrée du hameau protestant de Villelonge, non loin du Chambon : « Ici chaque ferme a caché au moins un juif, un réfractaire au STO ou un résistant ». Les dimensions de l'accueil des juifs

dans les Cévennes sont plus modestes : on parle d'un millier de juifs environ, sur un vaste territoire s'étendant peu ou prou sur trois arrondissements gardois et lozérien, face à 3500 environ pour la région du Chambon, du Mazet-Saint-Voy et de Saint-Agrève. Mais elles relèvent d'une même histoire et d'une même culture, dans laquelle le protestantisme,



conçu comme une religion mais aussi comme une mémoire et une identité, joue un rôle fondamental. C'est parce que le refuge a été véritablement collectif, qu'il a concerné des pasteurs, des maires, des instituteurs et institutrices, des paysans, des commerçants, voire des gendarmes, et une longue série de gestes parfois exceptionnels, le plus souvent simplement quotidiens, que le Club Cévenol a tenu à rendre un hommage collectif à tout un peuple, pour ne pas dire à une mémoire et à un paysage. Qui arpentera ce dernier, à partir de l'été 2011, trouvera une nouvelle strate de plaques commémoratives, après celles qui évoquent la mémoire des prédicants, des pasteurs du Désert, des camisards, des assemblées surprises et des batailles livrées... Surcharge mémorielle, ou palimpseste significatif ? Un peu des deux : les Cévennes n'ont cessé d'être une terre de refuge et de mémoire, l'un se nourrissant de l'autre.

France Pruitt

Monsieur le Maire, Mesdames et Messieurs, je veux d'abord remercier le Professeur Patrick Cabanel et son équipe ainsi que les habitants de Vialas pour avoir organisé cette rencontre. Merci aussi pour avoir porté l'attention sur le sort des juifs, réfugiés dans les Cévennes, dans la dernière édition de la revue *Causses et Cévennes*.

Mon frère, Cristian Juliard et moi-même sommes ici, représentant les dix membres de la famille Juliard qui ont survécu à la Seconde Guerre mondiale grâce au courage et au dévouement des gens des Cévennes. Beaucoup de ces Cévenols ont été vos parents, grands-parents et arrière-grands-parents. Ma sœur Claudie et son mari, Lynmar, n'ont pu venir cette fois-ci et étaient désolés de ne pas pouvoir assister à cette rencontre.

D'autre part nous avons parmi nous, aujourd'hui, Fanchon Maurel Mercier, ma sœur française, et toute sa famille, Isabelle, Antoine, et Hélène et les enfants de Max Maurel, Olivier et François et leurs enfants et petits enfants, ainsi qu'Yvette Brignand-Rota et les descendants du Pasteur Burnand. Toutes ces personnes nous ont chaleureusement accueillis et ont contribué à nous sauver la vie. Nous sommes extrêmement reconnaissants pour leur courage et leur sang-froid. Ils ont souvent mis leur vie en danger pour sauver la vie de personnes qu'ils ne connaissaient pas.

En 1933, deux frères, André, mon père, professeur de chimie à l'Université

Libre de Bruxelles et son frère, Alex, philatéliste, avaient épousé deux sœurs de nationalité anglaise, Denise, ma mère, et Andrée, sa sœur. Mon père, pendant un voyage d'études aux Etats Unis, avait, par hasard, rencontré Albert Einstein dans un train entre New York et Princeton. Albert Einstein étant d'origine juive, lui raconta combien Hitler devenait dangereux. Selon lui, les juifs en Allemagne n'étaient plus considérés comme des citoyens égaux.

Ainsi en 1939, mes parents avaient-ils mis tous leurs meubles dans un garde meuble et avaient-ils loué un appartement sur la côte belge pour pouvoir s'échapper en France dès que mon père pourrait être libéré de son poste à l'Université.

Mes parents, qui n'avaient pas internet pour se renseigner, comme nous avons tous maintenant, avaient décidé de se diriger vers les Cévennes parce qu'ils avaient appris, à l'école, l'histoire des Huguenots qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Cévennes, il y a trois cents ans, afin d'échapper aux persécutions.

Durant quatre ans, entre 1940 et 1944, les Cévennes sont devenues notre refuge. Nous cherchions à éviter d'être éliminés comme ce fut le cas pour 64 membres de notre famille et pour les six millions de juifs ou de leurs descendants. Mes parents n'étaient pas pratiquants mais nous avons souffert d'être juifs.

Nous avons eu beaucoup de chance : grâce non seulement aux gens des Cévennes mais aussi grâce au fait que

nos parents avaient été bien informés. Ils ont eu la sagesse de planifier une alternative à leur vie confortable à Bruxelles pendant les années 1930.



Mon grand-père maternel, un citoyen anglais qui était un marchand de diamants à Anvers, leur donna sa grosse voiture et des diamants. Il retourna en Angleterre mais les deux sœurs n'ont pas pu l'accompagner parce que les Anglais ne voulaient pas accepter leurs époux qui étaient de nationalité belge et hollandaise. Un des avantages d'avoir été élevé en Angleterre était que les deux sœurs parlaient l'anglais et avaient la capacité d'écouter la BBC. Cette radio était informée des événements qui se déroulaient dans le reste du monde et surtout de ceux d'Allemagne où la situation empirait de jour en jour.

Je veux répéter à nouveau que nous avons eu de la chance. Le jour de l'invasion de la Belgique par les

Allemands, quand l'Université a fermé ses portes, nous nous sommes dirigés vers la France et avons été une des dernières voitures qui a reçu la permission d'entrer en France. Beaucoup d'autres Belges ont fait la même chose. Beaucoup d'entre eux sont retournés en Belgique parce que les Allemands les ont rassurés que tout irait bien et qu'ils n'étaient pas en danger. Mes parents ont résisté à cet appel. Après plusieurs aventures que je détaille dans mon livre, « *Survivre avec foi et courage dans une époque troublée* », traduit par Juliette Bonijol, nous sommes arrivés dans les Cévennes. Une grande partie du livre est paru dans la revue *Causses et Cévennes*, publié récemment et se trouve parmi d'autres articles sur les juifs sauvés par les Cévenols.

Notre premier arrêt en mai 1940 fut Bédoués (Lozère) où nous avons passé l'été. Là, mes parents ont appris à cultiver la terre et récolter les fruits de la saison. Mais cet endroit ne nous donnait pas assez de sécurité et c'est pourquoi Lafont, une ferme isolée, située au dessus de Soleyrols, est devenu notre refuge durant plus de deux ans. Pour des gens de la ville, nous vivions d'une manière très primitive, pas d'eau courante, pas de chauffage excepté celui des animaux qui habitaient en dessous de nous. Mes parents ont appris à récolter les châtaignes, traire les chèvres, élever des cochons, tuer les poules et lapins et récolter le miel. Si on s'est habitué à vivre de la terre, on se sentait bien la grâce à l'aide et la gentillesse des habitants de Soleyrols et de Vialas.

Entre-temps, la Résistance française se développait contre les Allemands qui demandaient à tous les hommes entre 18 et 65 ans de se présenter à la Milice pour être envoyés en Allemagne et travailler dans les usines. Au début de 1943, grâce à Max Maurel, le Pasteur Donadille et bien d'autres membres de la Résistance, mon père et son frère avaient appris qu'ils devaient se cacher. Enfants, on nous avait dit que nos pères étaient en Espagne mais ils étaient cachés chez les Guibal du Vilaret et plus tard chez les Guin du Tronc, qui habitaient de l'autre côté de la montagne.

Finalement, ils sont restés chez les Guin, « nourris et blanchis », comme on dit, pendant le reste de la guerre mais ils ont aidé les Guin dans leurs travaux quotidiens.

Un mois plus tard, les femmes et les enfants ont reçu cette même directive : ils allaient être arrêtés. Grâce à la Résistance qui interceptait les messages reçus à la gendarmerie et le courage des gendarmes tels que le brigadier Salager et le gendarme Pellet, nous avons été avertis à temps. Je me rappelle encore la figure et le geste d'Yvette Brignand Rota qui est montée en courant de Soleyrols pour nous avertir de partir à Lafont.

Toutes nos affaires personnelles étaient déjà emballées. Le Tonton Brignand était à la ferme pour ramasser du foin avec sa charrette. Nos malles furent mises en dessous du foin où elles sont restées dans la grange des Brignand à Soleyrols, avec notre voiture pendant le

reste de la guerre. Notre fidèle chien, Touté, bien malheureusement a dû être tué. Comme il était si attaché à nous, il aurait pu nous suivre.

Notre famille composée de dix personnes fut dispersée dans cinq différents foyers. Nos parents sont devenus actifs dans la Résistance et ont participé, par exemple, au détournement de 500 moutons qui devaient nourrir l'armée allemande et qui sont finalement restés dans le pays pour nourrir le maquis.

Pour nous, les liens avec les Cévennes sont encore très forts, non seulement avec le banc, près du temple que notre famille a donné à Vialas mais avec la tombe de mon grand-père qui est mort en 1940. Sur sa tombe est inscrit « Ici repose Louis Juliard dans cette terre hospitalière. » Depuis la fin de la guerre, nous sommes revenus en France et dans les Cévennes très souvent. Maintenant, nous espérons que ces liens et relations se poursuivront avec nos petits enfants et ceux des familles Maurel et Mercier.

J'espère que cette plaque perpétuera la mémoire de toutes ces bonnes personnes ; que leurs descendants se rappellent à jamais la tradition d'accueil et de protection à l'égard de ceux qui risquent de perdre leur liberté.

Merci encore mille fois aux Cévennes et à tous ses habitants.

Jean Paul Léon

Monsieur le Maire,
Monsieur le Président du Club Cévenol, Chers amis,
voilà près de 70 ans, en décembre 1942, ma sœur Simone, mes parents et ma grand-mère, nous dé-

couvrons Vialas, ou plus exactement «le Grenier» de Nojaret. Nous venions alors de Nîmes où mes parents parisiens s'étaient réfugiés. Ils avaient fui cette ville peu après l'occupation par les Allemands de la zone libre

en novembre 1942. Notre famille allait passer en ce lieu un peu moins de deux ans, avant de descendre, à la Libération, en octobre 1944, à Génolhac.

Ces vingt-deux mois de tous les dangers pour nous juifs, pourchassés par les Nazis, et de plus déclarés en tant que tels par nous à la gendarmerie de Vialas, ont été grâce à l'accueil que vous nous avez réservé, une époque dont je conserve le meilleur souvenir.

J'ai appris à lire, à écrire, à compter à l'école de Nojaret ; nous avons une merveilleuse institu-

trice, Madame Sansonetti. C'est ici que j'ai appris à reconnaître les champignons, cèpes, oronges que je n'ai plus jamais revus. C'est ici que les parterres de jonquilles et de narcisses qui couvraient le

flanc du Trenze au printemps m'ont laissé un souvenir inoubliable.

Comment expliquer cette discordance entre ce danger mortel qui nous entourait et mon ressenti de petit enfant de 6/7 ans ? Certain-

nement, par l'extraordinaire attitude de la quasi-totalité des habitants de Vialas, ainsi que celle de nos parents.

D'abord par celle du Pasteur Burnand, qui, de l'avis de tous, fut celui qui, tant pour les juifs, que pour les autres réfugiés, sut à la fois nous recevoir et nous conseiller. Il a été le pivot de ces actions de sauvetage. La présence aujourd'hui de ses quatre enfants, venus spécialement de Suisse pour cette pose de plaque est pour nous tous qui y avons contribué, la plus belle des récompenses.



Celle du Maire, Monsieur Maurin et de ceux qui l'entouraient, je pense à Ernestine Pellequer qui, en 1944, nous distribuait les tickets d'alimentation et qui lundi dernier encore se souvenait de mon père venant chercher ses tickets, accompagné de ses deux enfants. Nous étions accueillis en amis qu'il fallait aider, et non en réfugiés. Cette aide allait jusqu'aux faux papiers. Je tiens à ce moment à rappeler le rôle important de René Evrard, qui malheureusement n'a pu se joindre à nous en raison de son grand âge, mais qui est de cœur avec nous.



Je pense à nos camarades de classes, Claude Pellequer, Mado (Eliane) Bonnet, Françoise Platon qui nous font le plaisir de partager avec nous ce moment de souvenir. Et bien entendu à leurs parents ou grands-parents qui savaient tous que nous étions juifs et qui nous

aidaient. Ils ont appris à mon père, bien ignorant en ces matières, la culture des pommes de terre. Et je me souviens encore de sa fierté lors de sa première récolte. Ils nous ont logés dans leur maison du Grenier. Ils nous ont prévenus et accompagnés dans la montagne, lors de la montée heureusement peu fréquente de la Milice ou de l'armée allemande. Je pense à nos propriétaires Nemorin et Idalie Pons, à nos voisins Clovis et Elise Pellequer, à Mademoiselle Troupel, aux Bonijol, aux Bonnet. Je pense à Harris Reydon, qui bien que plus âgé que nous, se souvenait parfaitement encore, lors de nos deux visites en 2009, de nous et notre famille.

Je pense aussi aux gendarmes et surtout au Brigadier Salager, qui faisait tout pour ne pas nous trouver lorsque les instructions nous concernant lui parvenaient de la Préfecture.

Je pense au Docteur Jeanjean qui nous a soignés pendant toute cette période et là aussi, bien sûr, en toute connaissance de cause.

Je pense enfin à nos parents qui ont su nous épargner les soucis majeurs qui les accablaient.

C'est tout cet écheveau de souvenirs que nous sommes arrivés à reconstituer, hélas beaucoup trop tard, car les acteurs ont presque tous disparu. Nous avons ainsi pu redécouvrir cette période collectivement si

dangereuse et, pour nous enfants, individuellement si heureuse. Nous avons aussi découvert à l'occasion de nos recherches que nous n'étions pas seuls, mais plus de 70 réfugiés juifs à Vialas... Aussi, nous avons voulu, nous et quelques autres rescapés, honorer ces familles et ce village qui nous ont si bien protégés, en dépit du danger mortel couru par tous ceux qui aidaient les juifs et les résistants. Nous espérons que nos demandes de Médailles des Justes que nous avons déposées à Yad Vashem pour trois personnes, qui nous ont particulièrement aidées seront couronnées de succès.

Mais ces trois noms ne sont pour nous que des symboles qui, nous nous en sommes rendu compte lors de notre remontée dans le temps, méritent d'être élargis à beaucoup d'autres qui vivaient alors à Vialas et aux alentours : les Guibal, les Brignand, Hélène Rauzier, Max Maurel et beaucoup d'autres. Nous avons eu la joie de faire la connaissance de leurs descendants et d'avoir créé avec eux de véritables liens d'amitié. La plaque posée aujourd'hui par le Club Cévenol répond pour nous parfaitement à notre désir de reconnaissance envers ce pays de refuge qui a sauvé nos vies.

Merci au Club Cévenol et tout particulièrement à son président Patrick Cabanel à l'origine de cette belle initiative, merci au Maire de Vialas, Bernard Vignes, qui a

organisé cette journée, merci à Françoise Mercier qui nous a tant aidés dans nos recherches, et merci à tous ceux nombreux que nous avons rencontrés et qui nous ont donné tant d'informations précieuses.



Plaque commémorative dans le square public de Vialas

Anny Bloch-Raymond

Monsieur le Maire,
Monsieur le président du Club
Cévenol, chère(s) ami(e)s,
je voudrais, en ce jour du 28 mai
2011, vous dire merci.

Je voudrais rendre
hommage à la bienveillance, au
sens de l'accueil et à l'esprit de
résistance qui ont fait des
Cévennes et de Vialas, un village
protecteur et un haut lieu du
refuge des familles juives, durant
les années 1940-1944.

Grâce à la discrétion et à
l'hospitalité des habitants de
Vialas, près de 70 juifs et plus de
vingt familles juives de l'Europe
entière, ont trouvé refuge dans le
village et les écarts environnants :
Nojaret, le Mas Lafont, Soleyrols,
Souteyrannes, Castagnols,
Massufret, Choffés. Dans le village,
le silence était la règle. Les familles
qui accueillait des juifs avaient
donné la consigne à leurs enfants
de ne rien dire. Les réfugiés ne
sont pas rentrés dans la
clandestinité et les enfants, tels
Lucien Simon, alors âgé de 14 ans
et Gabriel Oestreicher de 12 ans,
se sont rendus au Cours
complémentaire sous leur vrai
nom, contrairement à bien
d'autres lieux. Mais parmi ces
familles, deux pères ont été
arrêtés le 26 février 1943, lors de
la rafle des israélites étrangers.

Et l'un d'entre eux, conduit au
camp de Gurs, a été déporté.

Après le recensement de
1942, le maire François Maurin
comme d'autres maires cévenols, a
refusé de répondre aux demandes
de la préfecture et l'on ne trouve
pas de liste de réfugiés. Ainsi
aucun membre de ma famille
n'est-il signalé. La famille
Bloch : Rose, ma grand-mère
paternelle, Yvonne et André, mes
parents, Juliette Dockés, ma
grand-mère maternelle, mon
frère Gérard, Lise et Jacques
Bloch, mes oncles et tantes, la
famille Simon : Jeanine et son frère
Lucien, les Oestreicher : Armand et
Suzanne, Gabriel, leur fils, et leurs
parents, Joséphine et Germain
Dockés. Tous sont arrivés entre
octobre et fin décembre 1943 : 14
personnes, 11 adultes et 3 enfants.
Ils venaient des Vosges et avaient
trouvé, après l'exode, refuge à
Nîmes. Ils sont demeurés à Vialas
jusqu'à la libération de Nîmes, à la
fin septembre 1944.

Pourquoi ces familles se sont-elles
rendues à Vialas ? Est-ce grâce au
réseau des commerçants, au
réseau des pasteurs, au bouche à
oreille ? A Nîmes, Vialas était un
nom qui circulait, un village
perché à 600 mètres d'altitude et
relativement isolé ! Ils ont choisi
Vialas, en Lozère et ne se sont pas

trompés : « Nous sentions qu'ils
étaient pour nous », « Ils n'étaient
pas hostiles », « Je me suis senti en
sécurité », disent
mes témoins,
alors qu'une
propagande
antisémite et les
rafles d'adultes
et d'enfants juifs
sévissaient en
France et dans
toute l'Europe,
depuis 1941.

Je dois ma survie
au sang-froid et
au courage de
notre logeur,
Francis Vidal,
dont la famille est ici présente :
quand le 24 mai 1944, les miliciens,
les Allemands et les GMR sont
venus fouiller le village et sa
maison, à la recherche d'illégaux,
de réfractaires ou de résistants, à la
question posée par la milice « Qu'y
a-t-il là haut ? », en désignant la
porte qui conduisait aux chambres,
Francis Vidal avec beaucoup de
sang-froid leur a répondu : « Ce
sont des greniers, je n'y vais jamais,
c'est en très mauvais état ». Il a été
suffisamment persuasif pour
dissuader les miliciens de monter.
J'étais alors un bébé d'un jour.
François Maurin, le maire, n'a pas

publié ma naissance sur le mur de
la mairie comme il en avait
l'obligation afin de ne pas mettre
en danger mon
existence.

L'accueil des juifs
fut donc une
œuvre collective,
une chaîne de
solidarité et de
sympathie, en la
personne du
pasteur Burnand,
du maire François
Maurin, du
professeur, René
Evrard, résistant de
la première heure,
des logeurs,
protecteurs des
réfugiés, du gendarme Pellet et du
brigadier Salager, du docteur
Jeanjean, de mademoiselle Rauzier
résistante, des familles Maurel,
d'Yvette Brignand, du boulanger
Paillasse, du boucher Reydon et de
bien d'autres encore... Tous ont
pris des risques et se sont placés
dans l'illégalité.

Qu'ils en soient ce jour
remerciés du fond du cœur et que
cet esprit de résistance anime les
Cévennes. Que Vialas reste encore
et toujours ce village exemplaire,
hospitalier, d'entraide et de
refuge.





Village de Vialas : vue de Chantoiseau

Vialas, 28 mai 2011

Coordination : Anny Bloch-Raymond
Photos : Jean Raymond et Thérèse Léon
Composition et production : Agence LSP

[Retour / Return](#)